

# Le Samedi

VOL. III. - NO 8

MONTREAL, 1 AOUT 1901

PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS.

AUX EAUX



LE DERNIER TRAIN ; ET PERSONNE !

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Cents.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &amp; NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 1 AOUT 1891.

## CHASSE-SPLEEN

Les barbiers devraient demander le double du prix aux personnes à double face.

Si vous voulez qu'une mouche à feu ne vous trouve pas la nuit, éteignez son fanal.

Il y a toujours, dans notre cœur, un endroit mal défendu; la femme se charge de le découvrir.

Il y a les petits et les grands fripons. Les premiers sont aimés des dames; les autres sont recherchés par la police.

D'un roman à sensation:  
"D'une main, il soutenait la jeune fille évanouie, et de l'autre il criait au secours."

Un annonce de journal: "Tout abonné qui payera d'avance son abonnement, aura droit en cas de mort à une mention de décès de première classe."

Jusqu'où va la vanité humaine! Les porteurs d'un cercueil ont du plaisir à regarder si la procession funèbre est digne du corps que l'on mène en terre.

Savez-vous pourquoi le jury du monde est si rigoureux dans son verdict? C'est qu'il se compose souvent de juges qui ont fait tout ce qu'ils condamnent.

Une dame de Londres publie l'annonce suivante: "On demande un fermier qui pourra livrer, deux fois la semaine, une provision de moineaux vivants pour donner à un chat favori."

Les Athéniens prétendaient descendre des fourmis d'une forêt de l'Attique, et les familles qui se piquaient d'être les plus anciennes portaient dans leurs cheveux des fourmis d'or pour marque de leur origine.

Un télégramme de Paris annonçait qu'un jeune homme bien connu à Montréal était tombé du haut de la tour Eiffel. Grand émoi, car un saut de mille pieds, signifiait la mort. L'infortuné n'a dû son salut qu'à une circonstance assez remarquable: le télégramme était faux.

## DANS UN SIÈCLE DE GRIPPE



L'Angelus de Millet corrigé.

## MOTS D'ENFANTS

La mère.—Il est mieux d'avoir la moitié d'un pain, que de n'en pas avoir du tout.

Willie.—Ce n'est pas ce que disait papa, la dernière fois que tu en as fait.

La mère.—Jamais je ne croirai que ma petite fille a pu répondre comme cela à son bon papa. Regarde-moi. M'as-tu entendu dire des paroles dures à ton papa?

Juliette.—Ce n'est pas pareil. Toi tu l'as choisi, ce papa-là; mais pas moi.

Willie.—Marie, une souris!  
Marie. (sautant sur une chaise).—Vite, tue-là, où est-elle?

Willie.—Ici tout près.  
Marie.—Qu'est-ce que je vais faire? Je ne la vois pas.

Willie. (s'en allant).—Je crois bien. Le chat l'a dans le ventre.

## Les opinions varient avec les circonstances



Mari âgé lisant.—Ce remède du Dr Kock fait des merveilles; si je l'essayais! Ça peut me prolonger.

Jeune femme.—Je n'en prendrais pas, moi.

Mari. (continuant à lire).—Ha! Tu as raison. Je vois que ce remède a tué plusieurs personnes.

Jeune femme.—Après tout, on ne sait pas; ça te ferait peut-être du bien.

## LA N'EST PAS LA DIFFICULTÉ

Sam.—C'est une chose que je ne puis pas comprendre; il y a un docteur à chaque coin de rue, comment font-ils pour vivre?

John.—Eux? Merci bien! Et nous autres donc?

## C'EST L'INTENTION QUI COMPTE

—Alfred est un homme bien remarquable. La semaine dernière il a pris la tempérance, et hier soir, à Phôtel, sais-tu ce qu'il a commandé?

—Une limonade?

—Non, un cognac. Il a la force morale d'un éléphant.

## UN HOMME POLI

Voyageur énévéré.—Madame, pourrions-nous faire quelque chose à votre petit garçon pour l'empêcher de crier?

La dame.—Oh! merci, monsieur. Vous êtes bien bon. Il pleure depuis une heure pour jeter ses gâteaux à la tête des voyageurs, et je pensais que vous n'aimeriez pas cela. Mais maintenant... Mets toi là, chéri. Ce monsieur va jouer avec toi.

## A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR

Fernand.—Tous les mots sont-ils dans ce dictionnaire, papa?

Le père.—Je ne crois pas. A tout instant il y a un mot nouveau qui se forme.

Fernand.—Quel est le dernier mot?

Le père.—Demande ça à ta mère, c'est toujours elle qui a le dernier mot.

## CETTE CANAILLE DE POLICE

Bright.—Il n'y a pas moyen de se fier à la police.

Mary-Anne.—Ça c'est bien vrai! Mon homme est parti avec deux d'entr'eux hier soir, et il n'est pas encore revenu.

## TOUJOURS LA MÊME CHANSON

Tailleur.—Nous sommes un peu de court dans nos finances, monsieur Paiepas; quand pourriez-vous me faire parvenir l'argent que vous me devez?

Paiepas.—Dans six mois, à peu près.

Tailleur au commis.—Tom, mets donc un memorandum dans le livre pour poursuivre monsieur Paiepas dans six mois.

## UNE FILLE DE TÊTE

SCÈNE DE MEURS A CHICAGO

Louise.—Papa, j'aurai seize ans demain, puis-je avoir un fiancé?

Le père.—Comment! Tu n'y penses pas! Tu es trop jeune.

Louise.—Trop jeune? Combien y en a-t-il qui, à mon âge étaient mariées?

Le père.—Aussi, faut voir quel mariage elles ont fait!

Louise.—Eh bien; c'est justement ça. Si mon mariage n'est pas heureux plus tard, je divorcerai et je serai encore assez jeune pour trouver un autre mari.

## L'AUTRE EXTRÉMITÉ

Un avocat habitué à être volé, veut mettre son nouveau garçon de bureau à l'épreuve. Il met cinq piastres sur sa table et sort sans avertissement. A son retour, l'argent n'y était plus. Il en demande l'explication au garçon qui lui répond:

—Il est venu un homme avec un compte et je l'ai payé. Vous avez dû l'oublier, parce que ça fait quatre ans de cela. Voici la monnaie et le reçu. \$4.32, je crois que...

Mais un coup de pied l'empêcha de terminer.

## ENTRE DEUX FEUX

*Lieutenant.*—Sergent, allez à la vente aux enchères du lieutenant Crèvefaim et achetez pour moi le grand tableau qui orne son salon.

Un peu plus loin, il rencontre le capitaine qui lui donne le même message.

Il se rend à la salle de vente et quand le tour du tableau arrive, voilà les enchères qui partent : 10, 20, 25 piastres, etc. A la fin le sergent s'écrie :

—Trente piastres pour le lieutenant.

*Encanteur.*—Trente piastres, trente piastres.

*Sergent.*—Trente-cinq piastres pour le capitaine.

*Encanteur.*—Trente-cinq piastres, trente cinq piastres, qui met plus haut ?

*Sergent.*—Trente-huit piastres pour le lieutenant.

A la fin l'encanteur lui demande pourquoi il met contre lui-même.

*Sergent.*—Je suis embêté moi-même, monsieur, et je ne sais pas comment cela va finir ; car, vous comprenez, entre mon capitaine et mon lieutenant, je ne puis pas faire de passedroit.

## UNE BONNE CLIENTÈLE

Un dentiste éminent, reçoit un jour comme cadeau, un magnifique chat d'Espagne. Les mialements du pauvre captif excitèrent la curiosité du propriétaire qui finit par trouver la cause de ses plaintes dans une dent cariée. Rien de plus facile que de la lui extraire. Le jour suivant, dix beaux chatons attendaient qu'on leur ouvrit les portes du cabinet, le lendemain, le nombre avait doublé et doublait encore tous les jours, tellement, que le dentiste dut mettre un chien pour chasser les quadrupèdes vexants. Mais rien n'y faisait, les fenêtres étaient aussi bonnes que les portes, et le plus souvent la cheminée de la maison leur servait de vestibule. Les chats faisaient des milles de distance pour se faire extraire des dents. Un malheur délivra le dentiste de cette nouvelle clientèle. Voulant extraire la dent trop rébarbative d'un de ses patients, il lui brisa la mâchoire. La nouvelle se répandit dans tout le canton, et depuis, aucun d'eux n'est venu le troubler.

## UN HOMME CONSCIENTIEUX

Dans un grand dîner officiel :

*Henriette.*—Donc, baron, vous êtes radicalement opposé à l'émancipation des femmes ?

*Baron.*—Du moins, mademoiselle, j'aimerais que la chose se fit sous une autre forme.

*Henriette.*—Que voulez-vous dire ?

Mais le baron avait cessé de parler. Henriette répéta sa question, et toujours pas de réponse. De dépit, elle se lève de table et gagne la chambre voisine. La maîtresse de maison qui s'était aperçu de la scène, vient la trouver :

*La dame.*—Qu'avez-vous donc, ma chère enfant ?

*Henriette.*—Le baron a tout à coup cessé de me répondre ; croyez-vous que je l'aurais mortifié ?

*Maîtresse, se mettant à rire.*—Oh ! ne vous troublez pas pour si peu. Il nous manquait un convive, et nous l'avons engagé pour remplacer l'absent. A dix heures son temps finit, et c'est à ce moment qu'il a cessé de parler. Mais je vais le payer pour une heure de plus.

## Péché avoué est à moitié pardonné



*La mère Grippesou à sa servante.*—Que je ne vous revioie plus. Des pêches triées à la mains ! Pourquoi les avez-vous prises ?

*Gertrude.*—Je ne le ferai plus jamais ; mais elles étaient si belles !

*La mère.*—Combien en avez-vous pris malheureuse fille ?

*Gertrude.*—Dix.

*La mère.*—Mais, il n'en manque que huit ?

*Gertrude.*—Je m'en vais chercher les deux autres.

## LA PIPE EN ÉCUME DE MER

Un jeune homme qui fumait beaucoup, se servait de pipes en plâtre, lorsqu'un jour il résolut de s'en procurer une en écume de mer. En l'achetant, le marchand lui fit la recommandation de ne pas la fumer trop fort, parce qu'il brûlerait la cire et gâterait la pipe. Donc, il s'en servit bien modérément pendant deux semaines ; mais comme au bout de ce temps son calumet précieux ne semblait pas vouloir *cerner*, il en fit la remarque au marchand.

—C'est que vous ne l'avez pas assez fumé, répondit celui-ci.

De là nouvelles tentatives d'après la dernière méthode. Mais pas de résultat tangible. Une

## UN VENDEUR PERSUASIF



*Mick.*—Je suis certain que vous allez prendre un coup sur ma pendule.

*Madame Mick.*—Je la connais votre pendule ; je n'en voudrais pas pour rien : elle ne marche pas.

*Mick.*—Ce n'est pas une raison ; vous avez une chance de ne pas la gagner.

nouvelle inquisition est faite auprès du malheureux marchand, qui, cette fois, prétend que la pipe avait été gardée trop longtemps dans sa boîte. Il avait oublié de lui mentionner ce détail. Encore quelques jours d'expérience et pas plus de succès. C'est pis, cette fois : le fumeur avait trop souvent mis ses doigts dessus ; il n'aurait pas dû la sortir si souvent de sa boîte. Alors, notre amateur résolut d'avoir un cours régulier sur le traitement d'une pipe honnête et il eut les règles suivantes :

Ne pas trop fumer ;

Ne pas fumer insuffisamment ;

Ne pas la sortir trop fréquemment de sa boîte ;

Ne pas la laisser trop longtemps dedans ;

Ne pas la laisser se refroidir après s'en être servi ; elle peut craquer ;

Ne pas la porter dans ses poches d'habits, parce qu'elle ne peut pas se refroidir assez.

Et maintenant notre homme se sert de pipes en plâtre.

## LA PROTECTION DUE AU BEAU SEXE

Un pauvre dude aperçoit dans un char du Grand Tronc une place vide auprès d'une jolie femme : Il s'en empare aussitôt, s'installe du mieux possible, et, sans plus de cérémonie, commence la conversation :

—J'ai complètement oublié, madame, de vous demander la permission, j'espère...

—Oh ! ce n'est rien, fait la dame ; ne vous en occupez pas.

—Merci beaucoup. Vous voyagez seule, je suppose ?

—Pas tout à fait ; mon mari est dans le char à fumer, mon père et mon frère sont en arrière de nous, et ces deux messieurs, de l'autre côté, sont mes oncles. Le conducteur est un de mes cousins et si vous voulez je vais vous présenter une de mes tantes, à l'autre bout de ce char ?

—Oh ! Merci ; balbutia le monsieur entreprenant ; j'ai une telle hâte d'aller fumer...

## UN ARTISTE ÉMÉRITÉ

Un artiste avait été requis de faire le tableau d'un saint sur le mur du réfectoire d'une communauté. Le prix était comparativement bas, mais on devait lui fournir ses repas pendant tout le temps qu'il travaillerait. Il advint que pour toute nourriture, le pauvre homme n'eut que du pain, des oignons et de l'eau, comme le restant de la communauté. Le jour du dévoilement arrive, et tous les révérends pères entourent le tableau. Mais quand le rideau tomba, à l'horreur de tous, le saint tournait le dos aux spectateurs.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria le supérieur en colère.

—Mon révérend père, reprit le peintre, j'ai été forcé de le faire dans cette pose, car le saint ne pouvait pas supporter l'odeur des oignons.

## A BON ENTENDEUR, SALUT !

L'homme généreux dit : "Faites votre fortune et partagez-la."

L'avare dit : "Faites votre fortune et renfermez-la"

Le prodigue dit : "Faites votre fortune et gaspillez-la"

Le fou dit : "Faites votre fortune et périssez avec elle."

Le joueur dit : "Faites votre fortune et perdez-la."

Le sage dit : "Faites votre fortune et usez-en."

## LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(Traçons les journaux Parisiens.)

Après un assez long séjour au château, Boireau, prenant congé de la comtesse :

—Mais en partant, je voudrais emporter un souvenir de vous, quelque chose d'intime et qui ne soit pas banal.

Mais quoi ?

—Votre brosse à dents !

Le jour du terme, M. X... au bureau Rapineau :

—Vous avez l'air tout guilleret ?

—Oui, je viens de toucher mes loyers et je veux faire une petite débauche. Nous allons boire un back à nous deux !

—Ah ! mon cher, dit Calino à un ami qu'il rencontre sur le boulevard, que je suis aise de vous voir. Imaginez vous que l'on m'avait dit que vous étiez mort, et qu'il m'a été absolument impossible d'aller à votre enterrement. Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ?

*Un curieux procès.* —Un des plus fins avocats de Paris se rendait, l'an dernier, dans les bureaux d'une compagnie d'assurance.

—J'ai, dit-il au directeur, trois mille cigares valant un franc chacun ; voulez-vous me les assurer contre l'incendie pour une valeur de 3,000 francs ?

Le directeur accepte la proposition et délivre une police en bonne forme.

Au mois de février dernier, l'assuré se présentait au siège de la compagnie, réclamant 3,000 francs.

Les cigares sont brûlés, dit-il, faut me les payer.

—Nous n'avons pas eu connaissance de cet incendie, dit la direction, donnez nous des détails et des preuves.

—Parfaitement, reprend l'avocat ; j'ai fumé moi-même les 3,000 cigares ; en voici le certificat

## NOS CHÉRIS

PREUVE DE JEUNESSE



Edith. — Vous n'êtes pas vieille, vous mademoiselle Dubois.

Mlle Dubois, (dépassant la quarantaine). — C'est vrai ; mais comment vois-tu cela ?

Edith. — C'est maman qui disait que tu es vieille comme l'église. Mais ce n'est pas vrai ; tu es toute fraîche. Quand on passe la main sur ta figure, la peinture n'est pas encore sèche comme sur l'église.

## NOS CHÉRIS



PETIT AIDE FAIT GRAND BIEN.

signé par trois témoins honorables, les signatures sont légalisées.

La compagnie refusait de payer, l'avocat lui fait un procès. Le tribunal, constatant que la marchandise a été détruite par le feu, condamne la compagnie à s'acquitter envers le demandeur.

Ces jours derniers, la compagnie attaqua à son tour l'avocat pour avoir, volontairement, mis le feu à une marchandise assurée. Ce délit étant sévèrement puni par la loi, l'avocat a été condamné à payer tous les frais qui se sont élevés à 6,000 francs.

On a beaucoup ri, ce jour-là, au Palais, et les rieurs ne furent point du côté de l'avocat.

Petit dialogue surpris au restaurant :

—Garçon, je ne peux manger ce potage !

—Bon, monsieur, on va vous le changer.

Le garçon emporte le potage et rapporte une autre portion.

Le client, au bout de quelques minutes :

—Garçon, je ne peux encore manger ce potage !

Affolé, le garçon appelle le patron. Celui-ci accourt, empressé.

— ???

Le client :

—Certainement non, je ne puis le manger... je n'ai pas de cuiller.

Tête du garçon et du patron.

La marquise de Calinaux, à son médecin a ordonné de se baigner les yeux à l'eau chaude :

—Joseph, de l'eau bouillante... avec beaucoup de glace... il fait si chaud !

—Eh bien ! on en est votre rhumatisme au bras droit ?

—Parti, cher docteur. Pendant une heure, je me suis frotté énergiquement... le genou gauche, avec la mixture que vous m'aviez prescrite, et la douleur a disparu.

—Comment, le genou gauche ?

—Oui ; ce petit exerce ce a rendu à mon bras droit toute son élasticité !

Le docteur, à part :

—C'est bon à savoir

Au bureau militaire :

Un monsieur, qui n'a pas encore fait de service, se présente pour retirer son livret. On est en train de le lui établir. Le scribe pose les questions selon le formulaire.

—Votre métier ?

—Professeur au collège de France.

Le scribe, continuant :

—Vous savez lire et écrire ?

Au baccalauréat :

Le professeur. — Je vais vous poser, monsieur, quelques questions sur la minéralogie. Veuillez me dire, je vous prie, où l'on trouve le plus de diamants ?

Le candidat d'un air convaincu. — Au Mont de Piété, monsieur.

Sur le boulevard, à "l'heure verte."

—Une absinthe, Gontran ?

—Non, merci, il faut que je fasse mon "gourson" avant de dîner.

— ???

—Oui, mon "petit tour."

On parle du Métropolitain.

—Il ne se fera jamais, dit Calino.

— ???

—Si on le fait passer au-dessus des rues, c'est un projet en l'air. Si on choisit le parcours souterrain, c'est une affaire enterrée.

Relation de voyage en Afrique.

"Mes infortunés compagnons tués, salés et préparés pour la table du noir despote, mon tour était venu. Je voulus au moins, en vrai Français, exhaler mon âme dans un mot spirituel, et m'adressant au roi qui, déjà, mastiquait à vide en m'examinant :

—Sire, pourriez vous me dire la différence qu'il y a entre... ?

—Je n'aime pas les imbéciles ! interrompit d'un ton sec la brute gorgée de sang.

"J'étais sauvé !"

## UN SERMON A DOUBLE SENS

*Belluretie.* — As-tu entendu le sermon du Curé hier sur l'avarice ? Il ne l'a pas envoyé dire. Je serais curieux de savoir comment Trophaut l'a aimé.

*Infatigable.* Ça, c'est un peu drôle ! Je l'ai rencontré tout à l'heure, et il me demandait ce que tu en penses toi-même.

## NOS CHÉRIS



La maman. — Nous serions tous des anges comme cela, si Adam et Ève n'avaient pas péché. Maintenant, dis-moi pourquoi le bon Dieu les a tous punis rien que pour une pomme ?

Lucien. — Parcequ'ils n'avaient pas attendu le dessert pour la manger.

LUTTE DE GÉNÉROSITÉ



*Marchand d'encres.* — Le dernier compte de cinquante dollars court depuis un an. Vous n'êtes pas un mauvais garçon. Je vais l'acquitter et vous en faire un cadeau.  
*Journaliste.* — Oh ! merci, non ; trop bon ! Je ne puis pas accepter un cadeau aussi considérable. Pour dire que je ne refuse pas du tout de vous : laissons courir encore un peu le compte de cinquante piastres et donnez-moi seulement dix piastres.

CHAUSSURES AU RABAIS

(Pour le SAMEDI)

Sur la route étroite et longue, ch. minent deux personnages qui ne nous sont pas complètement inconnus ; Croustignac et Lobrejal.

Lobrejal est triste, car, à toutes les brillantes qualités qui le distinguent, il joint celle d'être fort coquet de sa personne et, si son vêtement, d'une coupe choisie, est encore à peu près convenable, si son chapeau, — le soir, — paraît encore neuf, en revanche, sa chaussure est dans un pitoyable état ; livrant les orteils de l'infortuné aux intempéries de l'atmosphère, tandis que les talons, outrageusement éculés en bec de clarinette, lui ôtent une bonne partie de l'élégance native que dame nature lui a octroyée.

Comment se procurer des chaussures convenables ?

L'imagination des deux amis était pourtant vive, tenue journallement en alerte par le besoin et la nécessité de procurer à l'intéressante société la pâture que Dieu répartit aux petits des oiseaux mais que les hommes doivent trouver eux-mêmes.

Pourtant rien ne venait, et les cerveaux se creusaient en vain depuis de longues heures pour trouver la solution de cet insoluble problème, quand Croustignac, allongeant à Lobrejal une tape amicale mais vigoureuse qui le fit chanceler, lui dit brusquement :

— Lobrejal !

— Croustignac ! Qu'est ce qui te prend ? Tu as failli m'assommer.

— La joie, répondit Croustignac, laissez-nous

NOS CHÉRIS



*La maman.* — Tiens, chère, voici ton petit remède.  
*Julia.* — Est-il bon ?  
*La maman.* — Prends-le : tu le sauras ensuite.  
*Julia.* — Prends-le toi ; je vais bien voir si tu fais la grimace.

arriver en ville et ce soir tu auras une bonne paire de chaussures, mais j'entends de vraies et de bonnes chaussures neuves, celles que tu voudras bien choisir et en ne regardant pas au prix.

Prends les meilleurs, va, ce sera la même chose, c'est moi qui règle.

— Comprends pas ! fit Lobrejal, après avoir concentré sur cet intéressant sujet toute la puissance spéculative de son entendement.

Mais Croustignac, regardant de droite et de gauche, en avant et en arrière de la route, afin de s'assurer qu'ils étaient bien seuls, se pencha à l'oreille de Lobrejal et y glissa quelques mots.

— Superbe ! magnifique ! fit ce dernier en s'échauffant. O Croustignac, où diable as-tu été chercher celle-là ?

Croustignac sourit, doucement chatouillé dans son amour-propre par les témoignages

d'admiration de son élève et hâta le pas vers la ville dont la silhouette s'estompait dans les premières ombres de la nuit.

\* \* \*

Quelques minutes après, suivant ce qui avait été convenu entre eux, les deux associés se séparèrent ; Lobrejal prenait les devants, suivi à honnête distance par Croustignac et, s'engageant dans la rue principale, levant le nez en l'air et étudiant les enseignes, cherchant un magasin de chaussures à sa connaissance.

Il avait bien déjà rencontré sur sa route quelques modestes étalages où se pavanaient des bottes et des souliers de la plus grossière fabrication, mais il les examinait dédaigneusement et passait outre.

Enfin, parvenu à peu près au centre de la ville, Lobrejal avisa un superbe magasin dont les vitrines regorgeaient de chaussures de tous les modèles ; il ralentit alors sa marche, secoua la poussière de ses vêtements, donna à sa cravate un pli distingué, passa le revers de sa manche sur son chapeau qu'il enfonça sur l'oreille d'un air vainqueur et, boitant légèrement, pénétra dans le magasin, alors faiblement éclairé par les dernières lueurs du jour.

Le patron, assis près de la porte, était absorbé dans la lecture de son journal, s'acharnant encore après un article qui paraissait l'intéresser très fort, quand Lobrejal, le saluant poliment, lui dit :

— Patron !

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? fit l'interpellé, se redressant comme mu par un ressort.

— Je voudrais avoir une bonne paire de bottines, mais quelque chose de solide, car je marche beaucoup, assez large, car je suis actuellement blessé par des chaussures neuves qui me sont trop étroites et je ne puis plus mettre aux pieds, depuis huit jours, que des savattes comme celles-ci — et il désignait ses souliers. Enfin, donnez-moi quelque chose de bon et de première qualité, je paierai ce qu'il faudra.

Le cordonnier, émerpillonné par le doux espoir d'écouler une de ses plus belles paires de chaussures, demanda à Lobrejal :

— Quelle pointure portez-vous, monsieur ?

— Huit points, fit celui-ci ; mais un peu large et surtout d'excellentes semelles.

— Voilà votre affaire, dit le cordonnier, atteignant dans sa devanture une magnifique paire de bottines lacées, à semelles provençales,

DÉRAISONNABLE



*Elise.* — Je vous avouerai que ça fait mauvais effet. Il n'y a pas huit jours que nous sommes fiancés et vous avez déjà emprunté de l'argent de papa.

*Alphonse.* — Vous êtes la première fille qui, dans toute ma carrière, n'ait jamais fait ce reproche.

ornées de piqures savantes et qui étaient placées au milieu de la vitrine. Ce sont des chaussures qui ont été faites il y a un an, pour l'exposition, et qui ont remporté un premier prix : c'est un ouvrier hors ligne qui les a confectionnées et je crois qu'elles vous iront comme un gant, car c'est justement ce que vous demandez, solide, large et bien fait. Il n'y a que la question du prix, car quoique je sois disposé à la vendre à sacrifice, elle ne pourra descendre plus bas que six piastres.

— C'est effectivement, un peu cher pour moi, fit Lobrejal, mais je vais les essayer et si elles me vont, nous nous arrangerons peut-être tout de même.

Et, prenant sans façon la chaise que venait de quitter le cordonnier, il enleva ses souliers en ayant grand soin de dissimuler l'état piteux de ses chaussettes et, ayant sans effort enfilé les bottines, il les laça soigneusement et se promena dans la boutique, frappant du talon et du plat et faisant la rone.

— Je crois qu'elles vous vont à ravir, fit le cordonnier en passant le doigt sur la pointe ; assez longues, suffisamment larges, elles emboîtent le coup de pied comme si elles avaient été faites sur mesure.

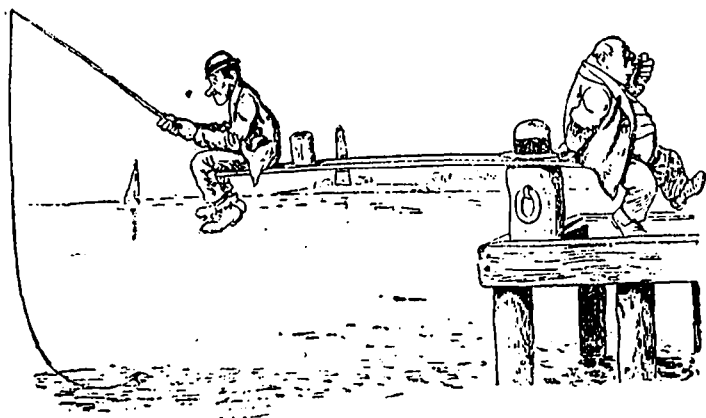
— Très bien, répondit Lobrejal, et si vous me les laissez à cinq piastres, ma foi tant pis, je les prends, car je ne sens presque plus mon mal, tellement elles s'ajustent à mon pied.

— Impossible, monsieur, impossible ; à six piastres j'y suis du mien d'au moins deux et c'est pour vous obliger que je les ai abaissées à ce prix-là !

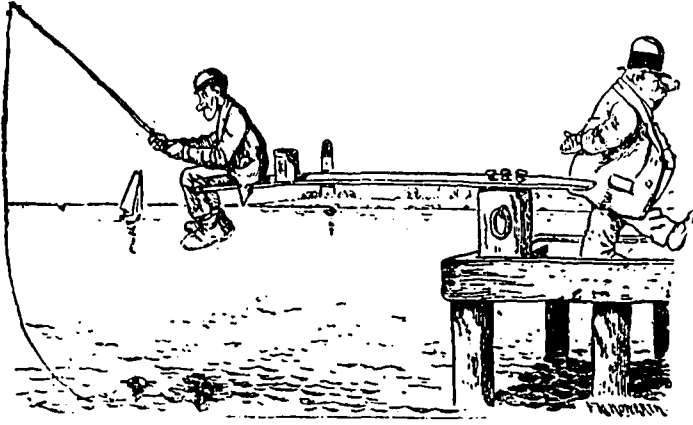
— Allons, voyons, — dit Lobrejal s'approchant de la porte pour examiner au jour, — soyez raisonnable et faites quelque chose de plus pour moi !

— Tiens, voilà quelque chose pour toi, imbécile.

UNE SURPRISE EN RÉSERVE



Le pêcheur, le flâneur...



II

...et la tambourde clouée.

cille, fit Croustignac, qui, depuis un instant et placé près de la porte, semblait examiner, les vitrines, et il allongea à Lobéjal une formidable gifle.

—Que me veut cet ivrogne ? hurla Lobrejal, portant ses deux mains à sa joue. — Attends un peu animal, je vais te rendre ça ! — et il s'élança sur Croustignac qui, semblable à Attalante, se déroba au courroux de sa victime par une course rapide.

Un rassemblement d'oisifs s'était immédiatement formé devant le magasin du cordonnier, suivant de l'œil la course folle menée par les deux bons compagnons.

Croustignac désolait et disparaissait déjà dans un lointain vaporeux, mais Lobrejal semblait, lui aussi avoir des ailes, et gagnait visiblement du terrain sur son adversaire. Chacun des spectateurs manifestait son opinion d'une façon bruyante.

—Il l'attrapera, disait l'un ; il est plus unince que l'autre et il doit avoir meilleure respiration.

—Il ne l'attrapera pas, répondait un autre ; il avait l'air de boiter quand il est parti et l'autre me paraît un solide gullard !

—Il l'attrapera !

—Il ne l'attrapera pas !!

—Il l'attrapera, appuya le cordonnier, que cette petite scène, semblait vivement intéresser et qui, par un penchant bien naturel à l'homme soutenait son client.

—Il l'attrapera car il a de bons souliers neufs !

\*\*

Mais personne ne fut attrapé si ce n'est le naïf cordonnier, car du train dont allaient Croustignac et Lobrejal, cinq minutes ne s'étaient pas

## UN AMI CONVAINCU



*La Torché.* — Cet animal de Vézina qui te mettait au dessous d'un imbécile comme Latulippe ! Je l'ai reviré quand il m'a dit que tu n'étais pas digne de dénouer les cordons de ses souliers !

*De l'Ambre.* — Qu'est-ce que tu as fait ?

*La Torché.* — J'ai fait une colite et je lui ai répondu que, oui, tu en étais digne.

écoulées, que le plus habile gendarme de France n'eut pu les découvrir.

Et voilà comment Croustignac gratifia son élève et associé d'une magnifique paire de bottines, que celui-ci porte encore et qui ne lui couta qu'une gifle et un galop soutenu de cinq minutes.

L. PERRON.

## LES SUPERSTITIONS DU VENDREDI

*Nezcroche.* — Tu me diras ce que tu voudras, je ne crois pas que le vendredi soit un jour malchanceux pour les affaires.

Quand j'ai fait ma proposition à mademoiselle Millionnaire, c'était un vendredi.

*Boucheplate.* — Et elle t'a refusé ?

*Nezcroche.* — Pas du tout ! Elle a accepté, et elle est morte six mois après... Je suis son héritier.

## LE MONDE A SES SURPRISES

*Jeune femme.* — Tu ne sais pas, Henri ! Le vent a enlevé mon chapeau aujourd'hui et il est tombé dans la boue. Trois voitures sont passées dessus.

*Henri.* — Humph ! Ça veut dire un nouveau chapeau.

*Jeune femme.* — Pas du tout.

Je l'ai porté chez ma modiste et elle a trouvé précisément que le travail des voitures lui a donné la plus charmante forme possible. Tu en jugeras toi-même.

## VÉRITÉS INCONSCIENTES

*Clara.* — Papa m'a dit que nous ne pourrions pas nous marier avant dix ans... Ne soyez pas si triste, Georges. Vous êtes jeune encore.

*Georges.* — Je le sais, ma chère. Ce n'est pas à moi que je pense, mais à vous.

*Et les dix années se confondirent avec l'éternité.*

## UNE AUTRE ENQUÊTE NÉCESSAIRE

*Tailleur.* — Le service postal est bien mal fait !

*L'ami.* — Je ne m'en suis jamais aperçu.

*Tailleur.* — Moi, je m'en suis aperçu. Le mois dernier, j'ai envoyé près de deux cents comptes, et jusqu'ici deux clients seulement les ont reçus !

## CHACUN A SA PLACE

*Le mari.* — Ma chère, dis donc à la cuisinière que nous ne voulons pas avoir notre *beef-steak* brûlé et les pommes de terre froides.

*La femme.* — Informe-la toi-même. Elle ne vient pas dans le salon et elle ne me permet pas d'entrer dans sa cuisine.

## LES EXTRAVAGANCES DE LA LUNE

Le mois de février 1866 a été très remarquable dans l'histoire du monde. Dans le mois de janvier, il y a eu deux pleines lunes. La même chose est arrivée en mars. En sorte que février dut s'en passer. C'est la première fois que ce fait a été signalé depuis la création du monde et selon quelques astronomes, il ne se répètera que dans deux millions cinq cent mille années. Il n'est pas probable que nous le voyions.

## QUAND LA MALCHANCE SE MET SUR UN HOMME

*Hector.* — Vous avez du souffrir beaucoup de pertes dans le dernier cyclone ?

*Horace.* — Enormément ! J'ai tout perdu ce que j'avais.

*Hector.* — N'avez-vous rien pu sauver ?

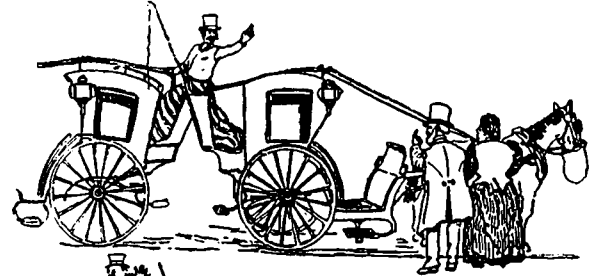
*Horace.* — Rien que ma femme et les hypothèques sur ma maison.

## INCOMPRÉHENSIBLE

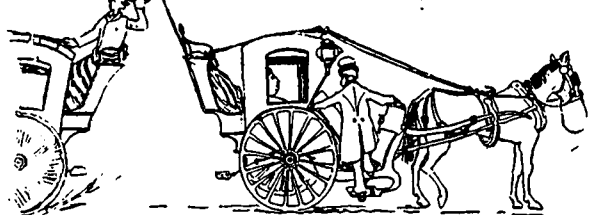
*La femme.* — Voilà une heure que nous regardons cette hyène, et c'est drôle, elle n'a pas encore ri.

*Le mari.* — Je n'y comprends rien ; elle a pourtant regardé ton chapeau tout le temps.

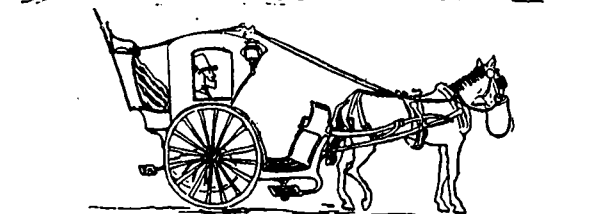
## L'ART D'ATTRAPER LE TRAIN



I  
*Cocher.* — Une voiture, monsieur ?  
*Visiteur.* — Oui. Au Grand Tronc. A la course.



II  
*Cocher.* — Fichu d'imbécile ! Tu vas t'en payer des courses.



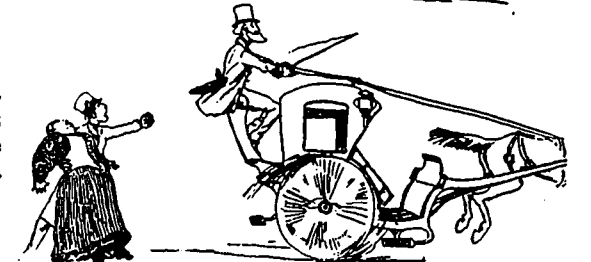
III  
*Visiteur.* — Tonnerre de brest ! Va t'il partir ?



IV  
Hein ! .....  
Polline, ils'est sauvé ?



V  
On ne me joue pas, moi. Je l'aurai, mon train.



VI  
Il l'a eu ; mais sans Polline.

LES BAIGNEURS

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES



SE CONTENTANT D'UN SIMPLE BAIN D'AIR.

L'AMOUR EST-IL AVEUGLE ?

Les condamnés en France qui sont envoyés dans les colonies ont le droit de se marier. Un de ces exilés voulut un jour se payer ce luxe avec une femme également exilée. Le gouverneur le lui permit bien, mais le prêtre lui fit quelques objections.

*Le prêtre.*—Ne vous êtes-vous jamais marié en France ?

*Exilé.*—Oui monsieur.

*Le prêtre.*—Votre femme est-elle morte ?

*Exilé.*—Oui monsieur.

*Le prêtre.*—Pouvez-vous me donner des preuves qu'elle est morte ?

*Exilé.*—Non monsieur.

*Le prêtre.*—Alors, je ne puis pas vous marier ; il faut absolument que vous me prouviez que votre femme est morte.

Il y eut une pause pendant laquelle les regards inquiets de la chère adorée décidèrent l'individu à essayer de faire la preuve.

—Je puis vous prouver que ma femme est morte.

*Le prêtre.*—Et comment ?

*Exilé.*—J'ai été envoyé ici parce que je l'ai tuée.

Mais le mariage eut lieu quand même !

HONNEUR MÉRITÉ

*Etranger.*—Voici un bel homme qui a l'air très bien.

*Gardien de prison.*—Oui, c'est le plus beau meurtrier que j'aie jamais vu.

PAS DE DANGER POUR ELLE

*Madame Pimbèche.*—Mais comment pouvez-vous manger cette soupe si chaude sans vous brûler ?

*Monsieur Vertgalant.*—Madame, je me brûle !

LA VRAIE PLACE

*Touriste.*—Mon médecin m'a conseillé une place où je pourrais respirer la brise du sud. Est-ce celle-là que vous avez ici ?

*Pat.*—Vous pouvez vous considérer chanceux ; c'est toujours celle-là qui souffle ici.

*Touriste.*—Mais il me semble que le vent vient du nord actuellement ?

*Pat.*—Oh ! ça ne fait rien ; c'est celui du sud qui revient.

INDISCUTABLE

*Client.*—Êtes-vous sûr que ce pain est bien frais ?

*Boulangier.*—Pour ça, je vous en réponds ; c'est celui de demain.

L'UTILITÉ DES NOMBREUX VOISINS

*M. Bonœur, (à la campagne).*—Bonjour ! Comment allez-vous ce matin ? Qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

*Premier voisin.*—Je vois que vous n'avez pas encore commencé votre jardinage. Si vous n'en aviez pas besoin, j'aimerais à emprunter votre bêche.

*Bonœur.*—Comment donc ! Certainement. La voici, Bonjour.

*Deuxième voisin.*—Comment ça va-t-il ? Seriez-vous assez bon de me prêter votre sarcloir pour quelques minutes ?

*Bonœur.*—Avec plaisir.

*Troisième voisin.*—Comment vous portez-vous ce matin ? Comme vous avez déjà prêté votre bêche et votre sarcloir, je crois que vous n'avez pas besoin de votre râteau, voudriez-vous me le laisser avoir ? Bon ! Merci, monsieur Bonœur.

*Quatrième voisin.*—Vous ne vous servez pas de votre brouette, et...

*Bonœur.*—Je vais m'en servir dans dix minutes ; je commence mon jardin.

*Quatrième voisin.*—Je sais bien, mais vous ne pouvez rien faire sans votre bêche, votre sarcloir et votre râteau ; et aussitôt que je verrai arriver vos instruments de jardinage, je vous la rapporterai. Merci beaucoup.

*Bonœur.*—N'oubliez pas que j'en aurai besoin dès que M. Gardetout aura fini de ma bêche.

*Quatrième voisin.*—Oh ! j'ai du temps à moi ; il m'a dit qu'il s'en servirait durant un mois.

AU MILIEU DU DANGER

*Hélène, (se laissant embrasser par son amoureux).*—Paul, que c'est beau l'amour !

*Paul.*—Hélène, quand ta mère écoute dans l'escalier, que ton père, une canne à la main m'attend sur le perron, que le gros chien noir est libre, et que ton petit frère est caché sous le sofa, crois-tu que je puisse dire que c'est beau !

UN POINT DE SUSPENSION

*Lebeau, (caressant les cheveux de sa bien-aimée).*—Oh ! les beaux cheveux ! Doux comme le duvet d'une aile d'aigle, légers comme la brise d'été, luisants comme le soleil et... Mais à ce moment, ils lui restèrent dans les mains.

IL NE FAUT PAS DISCUTER LES GOÛTS

*Lui.*—Vraiment, je ne comprends pas comment tu fais pour mettre sur ta tête les cheveux d'une autre personne.

*Elle.*—Et moi, je ne comprends pas que tu puisses mettre sur ton dos la laine d'un autre mouton.

L'HABITUDE DE L'OBÉISSANCE

Le beau Ledoux est à l'agonie ; sa famille entoure son lit et pleure sa mort prochaine.

*Madame Ledoux, (pleurant).*—John, John, ne me laisse pas ; je ne veux pas !

*Ledoux, (mourant).*—Comme tu voudras, ma femme, comme tu voudras.

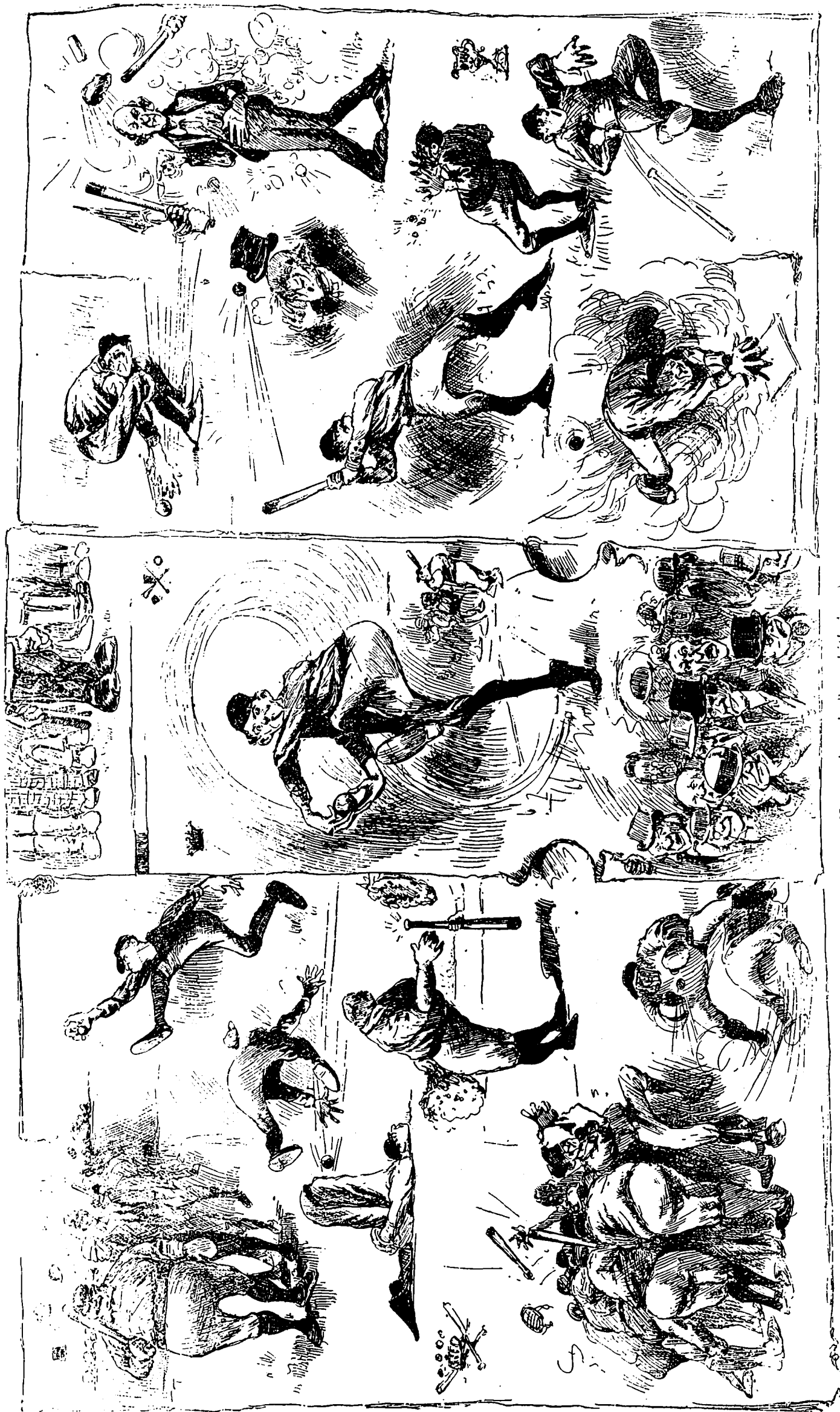
UNE COIFFURE BIEN DOMPTÉE



*Delle Henriette.*—Tiens, vous saluez mademoiselle Armour ! J'ignorais que vous la connaissiez.

*Alphonse.*—Je ne la connais pas, non plus. Mais j'ai mis la casquette de mon frère ; et elle la connaît très bien, elle.

LE NOBLE JEU DE CRICKET



(Vues prises de l'amplythéâtre.)

LES PERIPÉTIES ENTRAINANTES D'UNE PARTIE DE CHAMPIONS.



CES BONS POMPETTES

(Pour le SAMEDI)

Bons lecteurs, et vous aimables lectrices, entendons-nous tout d'abord ; j'appelle *Pompettes* ceux qui, par hasard, par l'exubérance d'une gaieté justifiée, voire par le besoin d'étouffer un chagrin, étouffent trop de verres, et, de là, partent derrière le char de Bacchus à la poursuite de la Chimère.

Des perchards habituels, des ivrognes invétérés, des alcooliques surtout il ne saurait être question entre moi et les lecteurs du SAMEDI, public qui demande à ce journal chose à laquelle il a droit : de le distraire, et d'être respecté.

Ceci posé, vous conviendrez bien qu'ils sont parfois très drôles ces bons *Pompettes*, qu'ils ont les écarts d'imagination aussi fous que leurs écarts de jambes, des réparties biscornues, des élans vers le fantasque, des entêtements granitiques qui donnent à rire. Si vous le voulez bien, je vais vous en narrer quelques... Et nous rirons ensemble.

RUE STE-CATHERINE. — ONZE HEURES DU SOIR.

Paul. — Comment, Alfred, toi dans cet état ! que va dire ta femme ?

Alfred. — Hé bien oui, je suis pompon, j'ai bu. Ce n'est pas un malheur. Sais-tu qu'il vaut mieux être ça qu'un académicien... On a plus de chance de rencontrer son semblable.

Le jour du grand marché, le père Boitbien ouvre, avec l'aurore, les auvents de son auberge *Au mouton noir* et prend un petit verre de clairnet. Il aime la compagnie le père Boitbien, et n'ayant pas d'autre compère à qui parler, il dit à son petit verre : — Toi, mon ami, cache-toi bien, car ce soir il y aura foule.

Mais il n'était pas seul, le père Boitbien, un certain perroquet qui venait de s'éveiller, tout en secouant ses ailes lui chanta :

Quant je bois du vin clairnet  
Tout tourne, tout tourne,  
Quant je bois du vin clairnet  
Tout tourne, au cabaret.

\*\*\*

La rue St-Laurent n'est pas assez large pour encadrer les arabesques folles qu'esquisse sur la chaussée ce charmant Chopineau qui a trop chopiné. Un écart trop violent fait perdre l'équilibre à son couvre-chef qui tombe dans la boue — la boue classique de cette benoîte rue. — Chopineau se croise les bras devant le désastre de son chapeau neuf et lui dit :

— Te voilà, feignant ! t'es tombé à c't'heure, et t'es là qui barbottes dans le ruisseau. Tu me fais de l'œil et me gémis : *Viens me ramasser*. Et tu

sais-tu quelle différence il y a entre un pompeur comme toi et un pompier comme moi ?

— ???

— Je vais te le dire. Moi quand je pompe c'est pour éteindre et toi c'est pour l'allumer. Tu ne l'es pas mal. A revoir bec de gaz !

\*\*\*

A la cour d'appel de B..., à la triste époque du Phylloxéra, florissait certain avocat du nom de Lavigne, aimable convive que les collègues appelaient *Me Phylloxéra*. En catimini, s'entend.

— Un jour de grande audience, de procès sérieux, *Me Lamberquis*, emporté par le feu de la plaidoirie en vint à dire au tribunal :

— Mon honorable confrère, *Me Phylloxéra*... Stupéfaction du tribunal, du barreau, éclats de rire dans l'auditoire.

*Me Lavigne*, se levant :

— Je prie le tribunal d'excuser le qui-proquo de mon cher collègue, *Me Lamberquis* ; il a une peur bleue du Phylloxéra, sa tête en est pleine et le vocable lui vient naturellement à la bouche. Il craint tellement si la chose continue, de ne plus pouvoir dans l'avenir prochain, faire ce qu'il a fait aujourd'hui... S'égarer dans les vignes du Seigneur !!

\*\*\*

Grapon, le savetier du coin, promène dans la rue son nez rubicond. *Vendanges de Bourgogne*. Et tout d'un coup, qu'aperçoit-il ? Son ami *Guignol* le tisserand en soie, chargé d'un gras sac.

— Que diable portes-tu là *Guignol* ?

— Ça, c'est dix mille francs que je viens de toucher chez mon notaire. Un petit héritage. Quoi ?

— Dix mille francs !! La chopine est à huit sous. Combien ça fait-il de chopine. Attends un moment que je calcule... Oui, oui, je trouve un millions passé. Mais, jamais nous ne boirons tout ça, *Guignol* !

\*\*\*

Leurs fantaisies, de ces bons *Pompettes*, seraient trop longues à décrire. Le meilleur est d'en avoir donné un léger aperçu... et de ne pas les imiter... le moins possible du moins.

GUSTAVE D'EYZIN.

EN ATTENDANT QUE ÇA MORDE



LE PÊCHEUR A LA LIGNE QUI A LE FEU SACRÉ.

crois que je vas t'écouter. Pas si bête ! Suis bien mon raisonnement. Si je te ramasse, je tombe, et toi en feignant que t'es, tu ne me ramasseras pas. Reste donc oussu' t'es. A moi, le grand air me fait du bien.

Et il poursuivit son chemin.

\*\*\*

Après une fête de pompiers, un grand concours du feu, une *pompette* attrappe un pompier. — Te voilà, sergot du feu ! Ton devoir est de pomper. Hé bien ! je te parie que t'as pas tant pompé que moi !

— Bravo ! fit le pompier. — pas bête. — Mais

## LES DURES NÉCESSITÉS DE L'ÉTIQUETTE



Madame Drumont. — Quel est ce monsieur que vous traitez avec tant de hauteur ?

Mademoiselle Cécilia Sangarus. — C'est lui qui m'a sauvé la vie l'autre jour, quand ma chaloupe à chaviré.

Madame Drumont. — Mais pourquoi ne le saluez-tu pas, au moins ?

Mademoiselle Cécilia Sangarus. — Je ne lui pas été présentée.

## LES ARGUMENTS DE SUZANNE

Quand Jean Gobert mourut, il laissait pour héritage à son fils une de ces maisonnettes de torchis et de bois comme en ont les paysans pauvres, avec le pré qui l'entourait, six poules au poulailler et le devoir de soigner et de faire vivre le grand-père Gobert qui habitait avec eux depuis son veuvage.

Le bonhomme avait eu du malheur. Presque aveugle et trop vieux pour cultiver son petit bien, il avait—comme on ne lui en offrait qu'un très modique loyer—préféré le vendre, espérant tirer un meilleur parti de son argent, mais le banquier auquel il s'adressa disparut un jour avec la caisse, le laissant, lui et beaucoup d'autres, sans aucune ressource.

Son fils le prit dans sa maison, travailla un peu plus, et ne sentit pas trop la lourdeur de cette charge, bien pesante maintenant pour les jeunes épaules de Pierrot Gobert.

Le vieux grand-père, son tuteur légal, s'il n'était pas encore en enfance, commençait à se désintéresser des choses de ce monde et ne savait plus mesurer leur importance ; il se désolait pour des vétilles et prenait très philosophiquement des événements fâcheux ; il n'avait point, par exemple et peut-être était-ce un bonheur !—le souci du pain quotidien, ne comprenait plus l'utilité de l'argent, d'ordinaire jusqu'à leur dernier soupir ; bref, il était incapable de donner un conseil à Pierrot et même n'y songeait pas.

Heureusement le petit était avisé pour son âge, trop jeune encore pour tirer bon parti du pré, faucher le foin et vendre le fourrage, il se décida à le louer, s'informa prudemment des prix, et ne voulut point rabattre un liard sur le loyer qu'après son enquête il jugea convenable ; ainsi le rusé fermier qui avait compté sur la jeunesse de Pierrot pour conclure l'affaire à son propre avantage, fut déçu dans ses espérances.

Les pourparlers terminés, Pierrot, après avoir loué son pré, songea à louer son temps, autrement dit à se placer comme domestique aux environs. Une voisine, mise au courant de cette intention, s'offrit à l'employer, sans lui donner, il est vrai, d'autre retribution que sa nourriture, mais en lui laissant la liberté de rendre quelques services au grand-père Gobert, qui aurait eu bien de la peine à se tirer d'affaire tout seul.

Dès lors, Pierrot, débarrassé de préoccupations graves, reprit la gaieté insouciante qu'autorisaient ses douze ans. Son travail d'ailleurs n'avait rien de pénible, il aidait en hiver à raccomoder les paniers, à battre et à trier les graines, à inspecter et à réparer les outils, les harnais, les charrettes endommagés ; tout cela lui semblait plus agréable que d'aller assidûment à l'école comme il l'avait fait jusque-là ; mais combien c'était plus délicieux encore dans la belle saison, quand il partait pour la montagne dès le lever du soleil avec son petit troupeau, car la fermière en avait fait son chevrier et lui donnait encore par surcroît sa nourriture à garder, une mignonne et frêle petite fille de six ans que ses parents, commerçants d'Annecy, laissaient en pension à la ferme, parce qu'elle tombait malade dès qu'ils essayaient de la reprendre dans leur boutique sombre et mal aérée.

Cette ouaille humaine était la préférée du berger. Il aimait bien ses chèvres, certes, et ne craignait pas d'aller loin pour les mener aux pacages qui leur plaisaient ; il supportait patiemment leurs caprices, attendait volontiers les retardataires qui s'arrêtaient le long des haies à mâchonner un brin de fenouil ou de pimprenelle, et ne se

servait guère de son fouet, mais il était plus que patient, il était faible envers Suzanne, obéissait à toutes ses fantaisies, s'ingéniait à l'amuser, lui fabriquait des flûtes de roseau et des musettes avec un brin de bois fendu aux deux bouts et garni dans ces fentes d'une feuille de lilas pliée en quatre ; avec les jolies fleurs de la montagne, les gentianes bleues, les ab-inthes, les orchidées de toutes couleurs, les bruyères, les rhododendrons et les narcisses embaumés, il lui faisait des bouquets et des couronnes ; il tressait pour elle des paniers de jonc qu'il remplissait, selon la saison de fraises, de framboises, de mûres, de myrtils, et de noisettes qu'il lui cassait entre deux pierres. Il construisait des huttes de feuillage pour l'abriter contre le sol, il la portait sur ses épaules quand elle était fatiguée. Bref, Pierrot, le gardien de Suzanne, n'était au fond que son très humble esclave et se complaisait dans cette servitude.

Pourquoi donc ce matin de printemps s'en allait-il tout chagrin, le long des chemins pierreux, bordés d'aubépine, qui mènent du Voiron au Vouant en passant par la "Fontaine qui rit ?" D'ordinaire il riait comme la fontaine et babillait avec Suzanne, mais ce jour-là ses yeux étaient humides et une grosse larme roulait de temps en temps sur sa joue, bien qu'il s'efforçât de prendre une mine indifférente quand il croisait sur la route un paysan allant à son travail ou une femme cherchant des morilles.

Peut-être les causes de cette grande douleur sembleront-elles futiles aux gens sages, mais Pierrot avait douze ans, il ne se piquait point de sagesse—bien qu'il n'en fût pas dépourvu,—et ces causes étaient sullisantes pour lui arracher des larmes. Ces choses-là ne se discutent pas.

Un gros fermier de Grand-Noix mariait son fils, et, empressé de saisir cette occasion pour prouver l'importance de sa fortune, il avait décidé de faire une *noce à tout casser*, comme on dit là-bas : il y aurait des demoiselles de la ville en robes claires, et des messieurs frisés au fer qui portaient des gants. On déjeunerait tout l'après-midi.

Un pâtissier de Genève, escorté d'une demi-douzaine de marmitons, préparait depuis la veille des mets extraordinaires, baptisés de noms ronflants, et des gâteaux de toutes les couleurs qui représentaient des fontaines, des cathédrales et autres motifs d'architecture. On annonçait en

## BESOIN DE VERNIS



Inculpé. — Non, votre Honneur, il n'y a pas de tache sur l'honneur de notre famille.

Recorder. — Si j'étais de vous, je la passerais au vernis pour être plus sûr de ne pas lui en faire.

core un bal champêtre, et déjà on avait construit une tente avec un plancher : même Pierrot avait vu dresser les quatre tonneaux sur lesquels seraient juchés les ménestriers et le cornet à piston. Tout cela, me direz-vous, ne prêtait guère aux larmes.—Oui ! mais Pierrot n'était pas invité ! Encore s'en serait-il peu affligé, si sa patronne n'avait pas décidé qu'il mènerait comme toujours les chèvres à la montagne, car si on ne l'avait pas invité, on ne lui aurait pas interdit du moins d'aider au service ; d'ailleurs le maître de maison était trop désireux de montrer à tous les habitants de l'endroit de quelles splendeurs il pouvait entourer le mariage de son fils, pour ne pas laisser libre l'entrée de la fête : chacun aurait le droit d'aller et de venir, de plaisanter avec les invités assis à table, sans risquer de se faire mettre à la porte, sûr au contraire d'être agréable au bonhomme, flatté qu'on eût fait quelques kilomètres pour admirer l'élégante société qu'il recevait et le festin qu'il lui offrait.

Pourtant, et bien que son instinct l'avertit de cette bienveillante disposition à l'égard des intrus, Pierrot ne pouvait décemment pas conduire ses chèvres à la noce, en qualité de curieuses.

Mais il leur en voulait de ce que, sans elles, il aurait pu à loisir voir ces gens étranges qui mangeaient des choses bizarres, assister à leurs danses, entendre les crincrins des trois violons et les couacs du cornet à piston, réjouissance musicale sur laquelle ses oreilles n'étaient point biaisées. Oh ! il les aurait bien données à garder au diable, ses chèvres, ce matin-là ! Et Suzanne pour comble de malheur, l'abandonnait :

—Toi, petite, tu es invitée, avait dit la patronne tout en sortant de l'armoire la robe de soie qu'elle n'avait point mise depuis tantôt vingt ans, lors de ses propres noces.

Et l'ingrate fillette occupée en ce moment à consoler Pierrot, avait aussitôt oublié le chagrin de son ami pour battre des mains et sauter de joie. Pourtant elle était venue l'embrasser pendant qu'il faisait sortir les chèvres de l'étable.

—Va au Vouant, tu verras la tente de là-haut, et tu entendas le bruit des "boîtes" ; ils vont

en tirer toute la journée, il paraît que c'est comme le tonnerre... Voyons, mon Pierrot, faut pas te désoler pour si peu. Il n'y pas de quoi, vois-tu.

—Ça t'est facile à dire à toi qui y vas, répliqua-t-il avec humeur.

—Oh ! moi je te donnerais ma place de bon cœur, si j'étais assez grande pour mener les chèvres, dit-elle d'un ton qui ne permettait pas de mettre en doute sa sincérité.

—C'est gentil ! remercia-t-il, touché ; il avait envie d'ajouter : "Viens avec moi, alors, je ne m'en nuierai presque pas," mais la honte qu'il sentit de son égoïsme lui ferma la bouche.

—Surtout va au Vouant, à la grotte ! lui cria-t-elle pendant qu'il s'éloignait, ça me fera plaisir de savoir où tu es !

Elle avait, en lui faisant cette recommandation, un air à la fois malin et mystérieux qu'il ne vit pas, car il se retourna à peine pour lui répondre.

Il obéit pourtant, d'abord parce qu'il avait l'habitude d'obéir à Suzanne, et puis que lui importait !... et tout en gravissant les sentiers en pente rapide, à peine tracés, où les cailloux roulaient sous le pied, il songeait à toutes les merveilles qu'il ne verrait pas sans pouvoir retenir ses larmes, le pauvre ! De temps à autre, quand les gens de la noce tiraient des "boîtes," les chèvres inquiètes s'arrêtaient ; Pierrot se retournant vers la vallée, contemplait pendant quelques secondes l'endroit d'où partait la détonation, puis reprenait tristement sa route.

Arrivé à la grotte, cette ouverture béante dans le flanc de la montagne, que les paysans de là-bas désignent sous le nom peu poétique mais expressif de "Grande gueule," il s'assit sur une grosse pierre, tout au fond de la caverne, d'où il ne pouvait plus voir le hameau, et la tête dans ses mains il s'abîma dans sa peine.

Il y avait longtemps, plusieurs heures peut-être, qu'il était là, quand la sensation qu'une ombre passait devant l'entrée de la grotte lui fit tourner la tête. Suzanne était devant lui ; elle éclata de rire devant sa mine stupéfaite.

—Eh ! oui, c'est moi ; tu pen- ses bien que je ne voulais pas te laisser tout seul ici à te chagriner pendant que les autres s'amusent, mais je voulais te faire une surprise. Et puis si j'étais partie avec toi ce matin, nous n'aurions rien eu de toutes ces bonnes choses... tandis que... regarde !

Et, tout en causant, elle défaisait un gros paquet bien lourd pour elle, contenant des provisions de toutes sortes, des échantillons de toutes les friandises qui composaient le festin.

—Pauvre Suzanne ! que tu es gentille, mais c'est ton déjeuner que tu m'apportes là !

—Pas du tout, on n'était pas encore à table quand je suis partie. C'est le cuisinier qui m'a tout donné. Je me suis glissée dans la cuisine, il m'a dit : "Va-t-en, petite, tu nous embarrasses ; moi j'ai répondu :

"Je ne voulais pas vous déranger, monsieur, mais j'ai un grand ami qui a bien du chagrin parce qu'on ne la pas invité ; moi je suis invitée, mais j'aime mieux aller déjeuner avec lui pour le consoler. Voulez-vous me donner

## EXEMPLE VIVANT



M. Stanton Julep, fils.—On dit que le fils d'un grand homme, n'hérite jamais du talent de son père. Regardez-moi : je suis le fils d'un grand homme et cep...

Mlle Alerte.—Je m'en doutais, aussi. Comme c'est curieux, ces lois inexorables de la nature !

ma part ?" Il m'a regardé en riant et tous les petits garçons en blanc qui sont avec lui riaient aussi. A la fin il a dit :

"Tu es une brave petite fille et je veux bien te faire plaisir, mais ce n'est pas commode d'emporter des sauces." Je lui ai expliquée que je tenais surtout aux gâteaux : il a ri encore bien plus fort, mais il m'a donné tout ça ; j'espère que tu n'as plus de chagrin de ne pas être de la noce ?

—Ma foi non, puisque te voilà, répliqua Pierrot tout rasséréné.

—Ça va être amusant de faire la dinette : il y a là de très bons petits gâteaux, ça s'appelle des "Arguments."

—Quel drôle de nom !

—C'est le cuisinier qui me l'a appris ; il a dit que ton chagrin ne résisterait pas à "d'aussi excellents arguments."

Et la gaieté des deux enfants pendant toute la journée prouva que ce pâtissier-là avait le don de prophétie.

## LOUT COMME

Elle.—Est-ce que Jules n'est pas un peu votre parent par alliance ?

Lui.—Oui, par alliance. Il a épousé ma fiancée.

## PAS POUR TOUT L'OR DU MONDE

Prisonnier, recevant sa première ration.—Quoi ? Moi, manger cette saleté là ? non monsieur ! J'aime mieux laisser la prison !

## LA SEULE PLACE HOSPITALIÈRE

Gus.—J'ai été dévoré par les moustiques dans toutes les parties de l'Europe, excepté en Belgique.

Fred.—Comment ? Il n'y en a pas là ?

Gus.—Peut-être ; mais je n'y suis pas allé.

## MÊME LES MÉDECINS DEVRAIENT DEMANDER DES INFORMATIONS

Patient.—Dites donc, docteur, il y a une heure que vous me coupaillez la jambes et fouillez dans tous les nerfs ; pourquoi me faites vous tant souffrir ?

Docteur.—Mais je cherche la balle du pistolet !

Patient.—Pourquoi ne le disiez vous pas ? je l'ai dans ma poche.

## Gagner son pain à la sueur du front des autres



—Ah ! vous êtes bien heureuse, ma'me Tronchet, de n'avoir pas à gagner votre vie à raccommoder des parapluies !

—Je ne dis pas le contraire, mais si vous croyez que mon pauvre mari n'a pas peiné, aussi, pour me donner la tranquillité sur mes vieux jours !

LES HEURES TERRIBLES DANS LA VIE D'UN MÉDECIN



*Le docteur Clériste.* — Comme rien ne presse aujourd'hui, je vais faire une partie de pêche. Mais pour rien au monde, Joseph, ne laisse la maison.

*Joseph, le fils aîné.* — Comme il n'y a rien de particulier aujourd'hui, je vais faire un tour de charlotte; mais tu sais, Charlie, ne laisse pas le bureau.

*Charlie, le fils cadet.* — Comme il n'y a rien d'important aujourd'hui, mon Joe, je vais aller sur le terrain du cricket; et si tu mets le nez dehors, je te l'arrache.



*Le garçon de pharmacie.* — Ça, c'est du guignon! Voilà la vieille soie de Penoute qui s'en vient prendre sa médecine. Il faut pourtant que j'aille au cirque! Je vais la lui donner, sa prise.

*Le vieux Penoute tombant suffoqué.* — Au secours, je suis empoisonné. Je me meurs.

*Penoute, dix minutes plus tard.* Je savais qu'ils me prendraient au sérieux. Mais je ne pensais pas que le bonhomme aurait peur au point de se fendre de dix piastres.

CREDO!

Au RÉV. ED. DE G...

Mon Dieu, je crois en toi, je t'adore, je t'aime  
Comme le Roi des Rois, le Maître souverain!  
Je m'incline à genoux devant la Grandeur même,  
Devant celui qui tient l'univers en sa main!

N'est-ce pas toi, Seigneur! qui suspends les montagnes  
Et fais vibrer dans l'air l'aile des mouchecons?  
Qui fais croître les blés et verdier les campagnes,  
Et, quand cela te plaît, fais tomber le canon?

Aux mères tu donnas leur lait et leur tendresse,  
Au tigre sa fureur, au poète ses chants,  
Des consolations au pauvre en sa détresse,  
Aux faibles le courage, et la crainte aux méchants!

Que tu sais bien, Seigneur! user de ta puissance!  
Ton grand amour pour nous égale ta bonté!  
Nous te devons — car, seuls, nous sommes sans défense,  
Opprimés, des secours, peuples, la liberté!

A jamais sois béni! Que ta Majesté noble  
Daigne abaisser ses yeux sur nous, pauvres pêcheurs!  
Par le sang de ton Fils, mort sur la croix ignoble,  
Délivre-nous du mal en nous rendant meilleurs!

Qu'il devienne croyant celui qui te déteste,  
Et que ton serviteur bien plus fervent soit-il,  
Afin qu'à notre mort, dans ton séjour céleste,  
Tous nous soyons unis, Seigneur!

Ainsi soit-il!

A. DOUGADOS.

Montréal, juillet 1891.

VARIÉTÉS

A QUEL ÂGE UN BÉBÉ PEUT-IL MARCHER

On demande quelquefois: A quel âge peut-on asséoir un enfant dans une chaise? Quand peut-on le mettre sur ses jambes? A quel âge faut-il lui apprendre à marcher?

Les réponses sont faciles:

On ne doit pas le faire asséoir avant qu'il ne se soit assis spontanément lui-même dans son lit et ne soit capable de se tenir sur son séant. Cela se produit parfois le sixième ou septième mois, parfois plus tard. La position assise n'est pas sans danger, même quand l'enfant la prend lui-même; si on la lui impose prématurément, elle fatigue le dos et peut entraver la croissance. On ne doit jamais enseigner à l'enfant à se tenir assis ou à marcher. C'est son affaire et non la nôtre.

Mettez-le sur un tapis dans une chambre bien saine ou en plein air, et laissez-le jouer en liberté, se rouler, essayer de marcher à quatre pattes ou à reculons, ce qu'il réussit très bien à faire tout d'abord; cela peu à peu le fortifie et l'enhardit.

Quelque jour, il essaiera de se mettre sur ses pieds, de se lever en s'appuyant contre les chaises. Il apprend ainsi à faire tout ce qu'il peut, aussi vite qu'il le peut, et pas davantage.

On objecte qu'il sera plus longtemps à apprendre à marcher si on le laisse indéfiniment aller sur les genoux et à quatre pattes. Mais qu'on réfléchisse. A explorer ainsi le monde tout seul, il fait connaissance avec les choses, apprend à se

rendre compte des distances, se fortifie les jambes et le dos, se prépare enfin à mieux marcher, lorsqu'il arrivera à le faire.

L'important n'est pas qu'il marche plus tôt ou plus tard, mais qu'il apprenne à se guider lui-même, à avoir confiance en lui.

On peut dire sans exagération que le caractère se fait en même temps que s'apprend la marche, et que la manière dont on apprend à marcher n'est pas sans importance au point de vue moral.

DE MAUVAIS AUGURE

*Jeune marié*—Vu que je ne pourrai pas retourner chez moi avant dix heures, ce soir, je vais envoyer un télégramme à ma femme pour lui expliquer la chose.

*Jeune mariée (dix heures du soir; pleurant et tenant la dépêche encore fermée).*—Tom! Tom! Enfin te voilà! Cet effrayant télégramme qui est ici depuis ce matin, et que je ne l'ai pas encore ouvert craignant que ce fut de mauvaises nouvelles de toi. Qu'est-ce qui t'a tant retardé?

RECETTE INFALLIBLE

*Madame Brown.*—Vous m'avez dit que si je mettais mon tapis de table dehors pendant toute une nuit, les taches disparaîtraient. C'est ce que j'ai fait la nuit dernière.

*Madame Brown.*— Je suppose que ce matin, elles étaient disparues?

*Madame Brown.*—Parfaitement, le tapis aussi!

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

## CHAPITRE I

(Suite)

Au bras de l'amiral, Mme de Guérande se dirigeait vers un divan. Une jeune fille la suivait, et Gaston, immobile et muet, ne se lassait pas de contempler la beauté de ce jeune et sympathique visage. Le front était large, rayonnant d'intelligence : les yeux lumineux et candides. Ils devaient refléter une âme toute faite de tendresse et de dévouement.

La robe de tulle couleur de neige laissait ressortir l'élégance du corsage ; et, dans ses cheveux bruns, Germaine avait mis un camélia blanc, tout semblable à ceux du bonnet qu'elle tenait en main. Elle rougit légèrement sous le regard de Gaston, regard où le respect se mêlait à l'admiration ; et, timidement, elle posa son bras sur celui que l'aide de camp lui offrait enfin. Ils n'échangèrent pas une parole en traversant le pont. Arrivé au but Gaston s'inclina profondément ; et, tandis que Mme de Guérande prenait place sur une banquette, très près de sa mère, il se perdit dans la foule.

La fête était au complet. C'était un ensemble de riches toilettes, une houle de têtes poudrées, frisées, couronnées de fleurs ou constellées de pierreries. Tous les visages souriaient et les éventails voltigeaient, papillonnaient, semblables à des ailes vivantes. Les violettes, les jacinthes, les roses à peine entr'ouvertes des bouquets embaumaient. Les officiers de marines, causeurs intéressants, comme ceux qui ont beaucoup vu, et dont les souvenirs vous font entrevoir des horizons lointains, animaient le bal.

L'orchestre excellent multipliait les valses, les accélérât en tourbillon ; puis avec cet entrain qui caractérise les fêtes données à bord, les quadrilles se terminaient en farandoles. Alors c'était un long cordon alterné d'uniformes et de toilettes claires, bondissant, s'enroulant, et se déroulant sur le pont.

Dans le bourdonnement du mal, bruit confus fait de frémissements d'éventails, de rire, de conversation à demi voix, le marquis de Trémour apprenait peu à peu à connaître Mme Guérande.

Il faut que la vertu soit bien éclatante pour que tous s'inclinent et la reconnaissent et tous s'inclinaient devant celle de la jeune fille.

— Voyez donc Mme de Guérande disait à sa voisine une élégante couverte de diamants, pauvre femme ! les médecins l'ont condamnée. Elle espère que le climat d'Alger lui rendra ses forces... Elle veut vivre pour sa fille... Un ange, cette Germaine !

Plus loin, dans un autre groupe, un petit homme chétif, aux épaules étroites et tombantes, le monocle dans l'œil indiquait d'un léger mouvement de l'index le comte de Guérande, en ce moment occupé à rompre des lances avec la femme d'un capitaine de vaisseau, une brune piquante fort spirituelle.

— Superbe ce Guérande, disait le petit homme au monocle, un esprit étincelant, mon cher, une gaieté inaltérable ; toujours le premier à toutes les fêtes, et un joueur !... Il vous perd mille louis ou les regagne avec la même indifférence... Qui lui donnerait ses dix lustres ? Toujours jeune, toujours aimable, toujours séduisant !

L'officier de marine auquel s'adressait ce discours, protestait avec indignation, et, les sourcils contractés :

— Ne me parlez pas de cet homme, s'écriait-il. Je ne sais quelle sourde colère bouillonne en moi, quand je le vois ainsi souriant et serré dans l'habit noir. Le fat ! l'égoïste ! Il rit. Il s'amuse. Mais cet homme à fait souffrir à sa femme tout ce qu'on peut souffrir... Elle en meurt, la malheureuse ! Voyez donc ses joues creuses, ses paupières flétries, son regard ardent.

Le chétif conseiller de préfecture consolida son monocle avec une laide grimace, regarda un instant Mme de Guérande ; puis, riant silencieusement d'un petit air sinistre

— Eh ! que voulez-vous ? Guérande est un Français du bon vieux temps, vert gabant comme Henri IV... On dit sa fille d'une exquise distinction.

— Oui, elle est charmante, répliqua le capitaine de frégate. Elle console sa mère. C'est l'ange du foyer, je l'ai vue à l'œuvre. Ma femme et moi nous l'aimons extrêmement.

— C'est une artiste, lança un hussard à taille de guêpe.

— Un vrai talent, riposta un aspirant, tout fier des aiguillettes, et tirant en vain sur les poils follets de ses favoris encore absents.

Et, leurs têtes mutines perdues dans un encadrement de verdure, jolies élégantes dans leurs toilettes roses deux amies chuchotaient à l'ombre de l'éventail :

— Dis donc, Eva, vois-tu notre chère Germaine ? Comme elle est triste, tout en dansant ! On devine qu'elle ne le fait que par convenance, et qu'elle songe à sa mère. Elle ne fut pas venue à ce bal s'il ne s'était agi d'une fête de bienfaisance.

Elle doit tenir un comptoir d'imageries. Elle même a peint plusieurs aquarelles. Si tu savais avec quelle ardeur et quelle plaisir elle y travaillait ! Car Germaine trouve que la charité est sans saveur, quand seule la bourse s'est ouverte pour soulager les malheureux. Elle veut leur donner beaucoup de son travail, plus encore de son cœur... As-tu vu son *Pêcheur de corail* ! Un petit chef-d'œuvre !...

Des matelots avec le col bleu sur l'épaule, bien découplés et robustes, vinrent interrompre ce discours en passant des plateaux.

Les jeunes filles se rafraîchirent à la hâte, puis acceptèrent, en souriant, le bras d'un enseigne et celui d'un aspirant qui, tout deux, réclamaient avec instance le quadrille promis.

Gaston écoutait avec une attention extrême tous ces fragments de causeries. Tour à tour ses yeux se portaient de ses chroniques vivantes au visage de Germaine, et comme c'était un observateur, qui savait lire les âmes dans un regard, il disait :

— Oui, tout ceci est vrai. Cette jeune fille a pour elle l'intelligence et la bonté.

A l'heure suivante, les invités se pressaient dans le carré des officiers, transformés en salle de festin. Le buffet était splendide. Dans l'éclat des lumières et le scintillement des cristaux, on voyait les pyramides de fruits et celles de pâtisseries. Les oranges, les bananes, les raisins ambrés faisaient face à de superbes pièces montées. L'or blond du champagne brillait dans coupes ; le ton roux du punch tranchait sur les nuances plus claires des sorbets et des glaces.

Le cercle était nombreux autour de cette table assiégée. L'uniforme élégant des hussards côtoyait les broderies d'or des officiers de marine. Ça et là, les habits noirs allaient et venaient. Chacun allongeait désespérément les bras, s'efforçant d'ouvrir une tranchée pour emporter d'assaut un verre de frontignan ou une sandwich.

Les jeunes femmes, au premier rang, dégustaient délicatement leurs glaces vanillées du bout des cuillers de vermeil ; et l'on riait,

et l'on causait dans cette chaleur suffocante. Gaston cherchait des yeux Mme de Guérande. Elle venait de quitter le carré à la suite de sa mère, prise d'étouffement dans ce milieu trop peuplé.

Debout sur le pont, grande et imposante dans son costume sombre, la comtesse redemandait des forces à la nuit d'été. Sa main était appuyée sur son cœur dans une pose douloureuse, et Germaine repétait anxieusement :

— Mère, chère mère, vous sentez-vous mieux ?

— Rien, ce n'est rien, ma fille, dit enfin Mme de Guérande d'une voix singulièrement altérée... une simple suffocation... Ne me regarde pas ainsi, Germaine, ton chagrin me fait mal... Tiens, me voilà mieux... C'est fini... l'air me ranime. Que c'est bon, l'air !

Sa poitrine se dilatait ; et, dans son œil noir, on lisait une terrible volonté de vivre, une incroyable résistance au mal. Vivre ! Elle le voulait pour sa fille. Que serait devenue Germaine confiée au comte Maxime, à ce parfait égoïste ?

Très affairé près de la table servie, sans avoir même aperçu l'angoisse de la comtesse, il offrait un sorbet à une belle élégante, dont la grâce toute parisienne envrait l'escadron volant de jeunes et de vieux papillons qui, à l'envi, manœuvraient autour d'elle.

Le marquis de Trémour comprenait, dans toutes ses nuances, et devinait combien était douloureux le drame intime dont se mourait Mme de Guérande ; aussi son visage exprimait-il une indicible pitié lorsqu'il s'approcha de la pauvre femme en lui offrant un breuvage réconfortant. Elle y trempa les lèvres, et Germaine remercia le jeune homme d'un regard empreint d'une profonde gratitude. Il semblait à tous deux qu'ils se fussent connus depuis longtemps, depuis toujours.

Lorsque les invités remontèrent sur le pont après une longue station devant les tables surchargées, ils en trouvèrent l'aspect entièrement changé.

D'élégants comptoirs, les uns drapés de gazes lamées, aux nuances éclatantes les autres tendus d'étoffes sombres à crépines d'or, étaient placés de distance en distance.

Chaque marchande était à son poste. Toutes rayonnaient de beauté, de jeunesse ; toutes, du sourire et de l'éclat de leurs yeux charmants, semblaient dire :

— Venez. Achetez. Déliez les bourses. Soyez généreux. C'est pour les pauvres. Pour les pauvres qui ont faim. Pour les pauvres dont nos plaisirs vont sécher les larmes. Oh ! donnez, donnez !

Et l'on se pressait devant les élégantes boutiques. Au comptoir du tabac, chaque paquet de cigares se vendait un louis. A la parfumerie orientale, les cassolettes de vermeil, les pastilles du sérail, les flacons d'essences furent bientôt épuisés. La joaillerie vit aussi, en moins d'une heure, disparaître ses bijoux de filigrane et ses colliers de sequins. La fête s'animait. Les gens jeunes luttèrent de courtoisie, de générosité... Hélas ! il faut l'avouer, de vanité aussi. Bientôt l'enthousiasme battit son plein et le produit de la vente grossissait d'instant en instant.

Au comptoir de Germaine, la vente était merveilleuse. Une joie vive animait le délicat visage de la jeune fille. Gaston, se tenant au loin, la regardait encore et toujours.

De sa main gantée, elle présentait les images, et les pièces d'or tombaient nombreuses dans sa sébile. Tous ses mouvements étaient pleins de grâce. Sa toilette blanche faisait songer à l'hermine, et son col, aux fines attaches, portait la tête mignone comme la tige élancée du lis porte ses fleurons.

— Eh bien ! Germaine, s'écria soudain le comte de Guérande, apparaissant tout joyeux devant le kiosque de sa fille, j'ai fait fortune à l'écuré, et je veux répandre mes bienfaits entre tes mains. Je donne vingt louis de cette minuscule aquarelle.

Il désignait une œuvre exquise : *le Pêcheur de corail*.

Aussitôt il y eut une rumeur parmi les jeunes gens qui entouraient le comptoir d'imageries.

— Oh ! comte, s'écria un des officiers de marine, un assidu de la villa des Myrtes, habitations de M. de Guérande, c'est pour rien ! Permettez-nous de marcher sur vos brisées.

Alors, avec une verve brillante, il se mirent tous à pousser aux enchères, et chaque fois que le tableau montait, Gaston, qui s'était vivement rapproché, doublait la somme. Le prix de l'aquarelle avait ainsi atteint le chiffre respectable de cent louis, et Germaine, interdite devant l'insistance du marquis, disait : « maintenant, c'est assez ! » Elle comprenait : Gaston n'était pas un acquéreur ordinaire, et elle hésitait à remettre à ce client, dont elle pressentait la sympathie, une œuvre due à ses pinceaux.

L'enseigne était pourtant demeuré le maître des enchères, et l'œil brillant, les lèvres souriantes, il attendait qu'on lui remit l'aquarelle convoitée.

Et toute rougissante, très troublée :

— Monsieur, dit enfin Mlle de Guérande, vous avez de beaucoup dépassé la somme que valait ce petit tableau. . . Cette œuvre est sans valeur : elle n'est pas signée.

— Je pensais à vos pauvres, répondit doucement le marquis.

Mais si ses lèvres parlaient ainsi, ses yeux expressifs, joyeux, presque tendres, disaient clairement que seule la pensée des pauvres n'avait pas été dans son esprit.

Germaine rougit encore, baissa les yeux, remit l'aquarelle à son client ; et c'est ainsi que le marquis était devenu l'acquéreur du *Pêcheur de corail*.

Les jours suivants, Gaston demeurait souvent rêveur, rêva beaucoup en faisant son quart. Les hirondelles de mer volaient en cercles autour des mâts ; au loin passaient et repassaient de petits corailleurs aux voiles rouges. Sur la côte, les terrasses se peuplaient ; tout bourg donnait au clocher du jour. Sur le port on se hâtait de terminer le chargement des produits exotiques. Puis tout bruit s'éteignait, tout mouvement s'apaisait. L'ombre gagnait la ville et moirait de reflets sombres la rade profonde.

Gaston marchait toujours le long de la passerelle, et sa pensée errait sur mille projets, sur une foule d'inquiétudes, sur un petit groupe d'espérances. . . Comment serait accueillie sa sympathie pour Germaine ? . . . La jeune fille se résignerait-elle à quitter Mme de Guérande, dont la santé paraissait si chancelante ? C'était peu probable. . . D'ailleurs accepterait-elle cette vie d'angoisses qui est celle de toute femme de marin ? . . . Et pourtant Gaston aimait son état avec passion.

— Que décider, se demandait-il ? Faut-il m'avancer ? . . . me faire présenter à la famille de Guérande ? . . .

La pensée du jeune marquis devenait hésitante. Il perdait sa gaieté. Ses camarades ne le reconnaissaient plus. Le soir, à la partie d'échecs, il avait des distractions impardonnables.

Enfin, le départ du *Jean-Bart* vint mettre un terme à ces incertitudes. Ce navire était envoyé dans les mers de la Chine, et devait y faire une longue station.

Alors le marquis de Trémour s'applaudit de sa réserve.

— Un marin est-il fait pour aimer ? se di-

sait-il. Quelle chimère ? Pourquoi laisser notre cœur sur la plage, quand nous devons voguer au loin ? Celui qui aime est un roseau ; les départs sont un dérangement qui le brise. Celui qui n'aime pas est un chêne : il supporte l'ouragan et la tempête. . . Allons, le sort en est jeté. Je veux rester ferme, rester libre !

O l'aveugle ! O l'imprévoyant ! Gaston oubliait que l'éloignement met une grâce de plus au cadre poétique dont nous aurons nos rêves. Après six mois d'absence, Mlle de Guérande régnait en souveraine sur le cœur du marquis. Il n'avait qu'un désir : revoir la jeune fille, et tenter d'en faire le charme de toute sa vie.

Il fallut pourtant rester deux années à son devoir, à son poste. . . Puis le *Jean-Bart* revint en France, désarma dans le port de Toulon. Dès qu'il fut libre, Gaston gagna Marseille. . . Alger. Avant de faire une demande décisive, il voulait, une fois encore, revoir Mlle de Guérande, s'assurer qu'elle était bien le type rêvé, la femme aimante et fidèle à laquelle il serait heureux de confier l'antique honneur des Trémour du Rosecoat.

Que de fois M. Richebrac avait dit à son petit-fils.

— Il faut entends-tu que la jeune marquise soit riche, noble, belle et vertueuse !

Eh bien ! Mlle de Guérande ne semblait-elle pas réunir tout ce rare assemblage ?

Vertueuse ! Qui eut douté de son cœur et de sa bonté après l'avoir vue, à la fête du *Jean-Bart*, si tendre pour sa mère, si charitable pour les pauvres ?

Belle ! sa beauté était incomparable, et rayonnait comme le lis rayonne dans nos jardins.

Noble ! Ainsi que les ancêtres de Gaston, les de Guérande étaient d'origine bretonne, et on relatait qu'aux croisades un sire de ce nom avait défendu de son courage et de son épée un de Trémour du Rosecoat sur le point de tomber dans une embuscade de Sarrasins.

Riche enfin ! Mais la fortune du comte de Guérande était considérable, et celle de la comtesse plus grande encore.

Pas un fleuron ne manquait donc à Germaine.

M. Richebrac l'aimerait pour sa richesse, et Mme de Trémour pour ses vertus.

Profondément absorbé dans ses réflexions, le marquis se dirigeait vers le palais mauresque, ou plutôt, pour être plus véridique dans notre expression, vers la ville des Myrtes, habitée par la famille bretonne.

Gaston se rappelait avoir entendu Germaine, durant les trop rares paroles échangées sur le *Jean-Bart*, appeler ainsi l'habitation de son père.

Cette villa était située au bord de la mer, à trois kilomètres d'Alger, Mme de Guérande y passait une partie de l'année. Elle espérait que les belles journées d'un doux hiver prolongeraient sa vie défaillante : que l'air pur venant de France, en passant sur la Méditerranée, lui serait un vivifiant cordial.

Presque chaque jour entre les haies de jasmin et de myrtes conduisant au rivage, elle se promenait lentement, languissant, appuyée sur Germaine, sur l'enfant qui vivait de sa tendresse ! Ah ! si l'amour d'une fille pouvait prolonger une vie, Mme de Guérande devait vivre. Gaston traversait Alger.

Il longeait les rues européennes, ces boulevards larges, animés, peuplés ou les cafés, brillants d'or, débordent sur l'asphalte des trottoirs, et où les riches magasins étalent aux yeux des promeneurs les fantaisies parisiennes.

Sous le ciel bleu, mais si bleu, et l'ardent soleil qui dardait et qui brûlait comme de blancs rayons de lumière électrique, le mar-

quis de Trémour se serait cru en plein Paris.

Mais l'aspect changea entièrement lorsqu'il eut gagné les quartiers mauresques. C'était un entassement de maisons décrépités, dominées de loin en loin par le dôme d'une mosquée la flèche de quelque minaret.

Les ruelles enchevêtrées les unes dans les autres, étaient très sombres, très étroites, vrais labyrinthes où la chaleur suffoquait, où les émanations s'échappant de fruiteries semblaient intolérables.

De distance en distance, des marchands à longue barbe, les jambes croisées comme les magots chinois, se tenait à l'entrée des bazars. Ils fumaient leur chibouque en attendant les clients, et caressaient du regard leurs étalages, où dominait le clinquant. Pierrieres fausses, armes à poignées brillantes, étoffes brodées de paillettes, flacons d'essence, bijoux d'ambre et de filigrane, emplissaient toutes les échoppes, sortes de ruches placées côte à côte dans de vieilles halles aux toitures affaissées.

Ici, Gaston passait devant une école, où une troupe d'enfants, la tête rasée et l'œil noir plein de hardiesse, récitaient dans un chant rythmé, sur trois notes, les versets du Coran.

Plus loin, il croisait un chamelier, qui allongeait le pas dans l'ombre, en conduisant ses bêtes au long cou et à double bosse.

Toute une foule s'agitait dans ces ruelles : Arabes fièrement drapés dans leurs burnous ; Juifs coiffés du bonnet de velours, et marchands l'oreille basse, rasant les murs ; Maltais portant avec grâce leurs paniers de grenades ; vieilles Mauresques séchées, ridées en guenilles et soigneusement enveloppées du voile de l'islam.

Tout jetaient sur le marquis un regard dénué de bienveillance ; mais là-bas, aux angles des maisons, l'œil langoureux et noir appliqué aux mouchabys découpés en fine sculpture, et grillés comme des lucarnes de prison, les femmes du harem, inactives et prisonnières, s'efforçaient d'égarer leur profond ennui en regardant curieusement le jeune et beau *Roumi*.

Gaston respirait mal entre ses constructions noires et basses, à portes cintrées, presque toutes entrant sous terre par quelques marches de pierre usée. Il guidait difficilement sa monture en repoussant, de la cravache, des troupes de lévriers maigres et de chiens à poils roux, vrais chacals pelotonnés dans tous les recoins par bandes de cinq, de dix, et grandement respectés par les Arabes, qui les chargent disant-ils, du service de la voierie.

Puis tout à coup, s'ouvrit un immense horizon d'eau et de lumière. Le marquis avait franchi la zone fortifiée, et là venaient s'éteindre les derniers échos du bruit algérien, échouer les dernières misères de la populeuse cité. Sentant enfin ses poumons s'élargir à l'air pur, Gaston einglea son cheval le lançant à travers la campagne dans l'étourdissement d'une course folle.

(A suivre)

**LE SILLON** revue littéraire et artistique mensuelle — 16 pages. 3 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

**"LA LYRE UNIVERSELLE"**

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne  
Abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.  
DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.  
Sommaire du No 59. — Mois de Mai 1891.

SOMMAIRE. — Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Nomination. — Cours de l'Hôtel de Ville, par M. Jules Canton. — *La France et le monde littéraires*: M. Fagnel à la Sorbonne, par M. J. Auguste Suge. — Plainte, par M. Adolphe Tessier. — Le Génie lyrique de Lamartine, par Auguste Lacausade. — Hôtel de ville, cours de Ménard, par M. Vel. — Académie de Mâcon : Le Centenaire de Lamartine, par M. Jules Levallois. — A Massenet, par Mme Henriette Weil. — Conférence faite à la 30<sup>ème</sup> séance du salon, par M. Eugène Ledrain. — Le Bouddhisme et les promenades bouddhiques, par M. Jules Canton. — Variétés. — Théâtres et Concerts.

# DYSPEPSINE

LE GRAND REMEDE AMERICAIN

# DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**LE MUSEE DES FAMILLES.** (58e année), paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 1er Juillet 1891: *Les dix doigts de Jean Rulhe*, par Sixte Delorme.—*Les gaietés du mois*, par Willy.—*En faction*, par A. Mercklein.—*Un Libraire en 1830*, par Ad. Julien.—*Le Page*, par L. Dequillebecq.—*Pour deux Tapis*, par G. Bernier.—*Sans lui*, par Louise Mussat.—*Dieu*, par Victor Hugo (extraits).—*Le dylaque* par P. Contrastin.—*Mosaïque*, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS J. Wapiez, Albert Guillaume, A. Mantel, E. Mouchol, E. Foreald, A. Clément, Gaillard, etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Départements, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris

PRENEZ LE  
**REMEDE du DR SEY**

LE GRAND REMEDE FRANCAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS

Prix: \$1.00

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TETE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

## "LA NOUVEAUTÉ"

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES

Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville,

516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

## ARISTIDE BELAIR, Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX, VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861.—Correspondance littéraire Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

### J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR 107 Rue St-Jacques, (Royal Building) MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE.** — Sommaire de la 972e livraison (27 juillet 1891). TEXTE:—Une poursuite, par Mme de Nanteuil. — L'Ecole d'application de l'Artillerie et du génie, par E. Dupont-Erembourg. — Les Jumeaux de la Bouzaraque, par H. Meyer. — Le Fleau des lapins, par Mme Gustave Demoulin. Chaque. — numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Paris, Hildebrand, Tofani, etc.

ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122 MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

## Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître cessante d'une décadence précoce ? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.  
Joliette, P. Q., Canada.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT Plus de Un Million distribué



### LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*J. T. Beaugrand*

*J. T. Early*

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans, MARDI, 11 AOUT 1891

Prix Capital . . . \$300,000  
100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$300,000, soit.....	\$300,000
1 PRIX DE \$100,000, soit.....	\$100,000
1 PRIX DE 50,000, soit.....	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit.....	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit.....	20,000
5 PRIX DE 5,000, soit.....	25,000
25 PRIX DE 1,000, soit.....	25,000
100 PRIX DE 500, soit.....	50,000
200 PRIX DE 300, soit.....	60,000
500 PRIX DE 200, soit.....	100,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE 300, soit.....	30,000
100 PRIX DE 200, soit.....	20,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$100, soit.....	\$99,900
999 Prix de \$100, soit.....	\$99,900

3,134 Prix se montant à \$1,054,000

### PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5; Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandé partout, IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Branches de port*.

**N'OUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'explire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.

